

LA MÈRE, CORPS-MORT DE L'AUTRE-REEL (1)

Nicole DE NEUTER - STRYCKMAN

(23) "Quand les histoires se mélangent, quand une peau devient deux, quand les nombrils se multiplient, qui reconnaît qui ?

Il faut dans ces cas arriver à passer les mains entre les peaux grasses et faire le tour de tout l'épiderme pour voir et sentir qu'aucune adhérence ne prolonge un autre corps ou un autre bout de corps greffé là. Alors, faisant ronde ma main tactilisante j'ai fait le tour du corps de ma mère... Un corps percé. ... Je crois être passé deux fois aux mêmes endroits afin de ne rien oublier, afin que nulle parcelle ne puisse reculer avec excroissance dégénérant sur un autre corps, une autre peau, une autre histoire... Que furent les sensations de ces doigts sur cette peau index sans mémoire ! Pouce oublieux ! Paume éphémère,..., que sa peau n'était pas contiguë à la mienne et que mon histoire pourrait se diasporer de la sienne, qu'elle s'était même tout à fait très anciennement tranchée de la mienne. " (2)

La Mère

La mère est le réel du corps fécondable et fécondé. Ce réel maternel gestationne, si je puis dire, nourrit ce Un-En-Plus, l'enfant attendu, qui l'a (la) fait jouir sexuellement. Dans cette symphonie mère-réelle-enfant le rapport sexuel s'accomplit. C'est ce que Freud avait très exactement (24) avancé lorsqu'il disait que de rapport sexuel il n'y en a pas, sauf incestueux ou meurtrier. Ce rapport sexuel fait un + un = Un. Rappelez-vous : "Quand les histoires se mélangent, quand une peau devient deux, quand les nombrils se multiplient, qui reconnaît qui ?". Ce rapport sexuel produit de l'Un. L'unaire fait trait et se marque de l'indice plus. Lacan nous le rappelle en disant : "c'est bien ce que la psychanalyse démontre, c'est que la jouissance qu'on pourrait dire sexuelle, qui ne serait pas du semblant du sexuel, celle-là se marque de l'indice plus". (3)

Le maternel est l'antre d'Une femme-vierge ou putain, qui a subi l'accouplement et dont le corps est enceint virginalement. Cet enfantement métabolise en son sein la nourriture du réel. Cette femme devenue mère réelle enclave dans sa chair le réel de l'homme, à entendre le réel du masculin. L'hystérique portera fantasmatiquement ce réel toute sa vie. Ce réel du masculin fait corps, prend corps, clôturise son corps, l'engrosse et la remparde d'un bout de chair vivant dans les eaux amniotiques. Ce réel incarné, assignifiant, hors signifiant, lui permet cette affirmation :

Je suis tout pour l'autre (cet enfant).

Je me suffis à moi-même (moi m'aime).

Je suis toute.

Cette mère est vierge, sacrée d'entre toutes les femmes. Le fruit des entrailles de cette vierge-mère est un fruit sanctifié, un fruit d'éternité, un fruit réel dont le nom est écrit en lettre de sang : Eternel retour, enfant du réel maternel. Cette symphonie maternelle est-elle inscrite symboliquement ? N'est-il pas plus exact de dire qu'elle s'inscrit dans l'organe ou plutôt dans l'organicité, c'est-à-dire dans le corps comme cause.

(1) Transcription d'un exposé fait le 08 XI 84

(2) Joliet J., L'enfant au chien-assis, Ed Galilée, Paris 1980, pp 165-167

(3) Lacan J., Séminaire intitulé "Le savoir du psychanalyste", p. 17

La Mère-Réelle

Le mère -réelle est un morceau de corps sans mémoire, asexué, peau, odeur, orifice, trou, corps percé, plein-vidé, entrée-sortie, dedans-dehors, sans nom, innommable, impénétrable, indestructible, originaire, là de

(25) toute éternité, où rien ne change, où rien ne manque, où rien ne bouge, qui préexiste à l'infans, utérus balladeur qui porte un fœtus. Utérus dont celui-ci devra se séparer, qu'il naisse fille ou garçon.

La mère-réelle est une forme du réel.

La mère-réelle est l'originaire.

La mère-réelle est un pur fait, un fait épuré de toutes représentations, de tous fantasmes.

La mère-réelle est l'ombilic du langage, l'Autre comme réel, l'Autre-Réel, morceau de corps, morceau du corps de la mère qui ne peut se lester de signifiants.

La mère réelle est cet objet a par excellence, cette Chose dont le "sujet pour se constituer, s'est séparé comme organe" (1). L'organe maternel réel est l'ombilic du rapport entre le réel de l'organe et l'organe du réel, autrement dit le Rien. Ce rien ne peut se dire, ne peut se représenter, ce rien est un réel primordial perdu pour la mère et l'enfant.

Quel est le désir de cet Autre-Réel ? Le désir de cette mère réelle est toujours un désir incestueux, un désir meurtrier. Le désir d'inceste a cette singulière propriété d'être à la fois désir fondateur de la structure mais aussi désir criminel. Ce désir de ré-intégrer, de ré-enfanter cette part d'elle-même à jamais perdue est la première représentation du manque réel. Ce manque est réel, "puisque'il se rapporte à quelque chose de réel, qui est ceci : que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle" (2). La clinique psychanalytique nous enseigne que l'identité au signifiant du manque de désir de la mère structure la paranoïa. Le paranoïaque est prisonnier d'Un signifiant. Le signifiant du manque lui fait défaut. Sa division subjective en perdition sera l'objet de sa vaine recherche chez son persécuteur.

Quel destin ce désir de l'Autre-Réel creuse-t-il dans l'hystérie ? L'hystérique donne consistance à ce désir de la mère. Ce désir appelle dans la chaîne signifiante un inter-dit. Inter-dit que seuls les Noms du Père pourront actualiser. Dora sans le savoir lance cet appel dans le personnage de son père dans le premier rêve : "Il y a un incendie dans une maison,

(26) mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa boîte à bijoux, mais papa dit : "Je ne veux pas que mes deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux". Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille" (3). Pour Dora, l'Autre veut sauver sa boîte à bijoux. Cette boîte à bijoux a pouvoir de carboniser le père, de momifier les enfants afin de préserver la jouissance toute Autre. Jouissance qui a pouvoir de vie ou de mort sur ce Un-En-Plus qui est l'enfant suspendu au ventre maternel, à son placenta. Jouissance de latence, jouissance de l'attente, jouissance d'un temps corporel et d'un espace corporel. Mais ne nous laissons pas bercer par cette jouissance

(1) Lacan J., Séminaire livre XI, Paris, Seuil 1973, p. 95

(2) Lacan J., Séminaire livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 186

(3) Freud S., Cinq psychanalyses, Fragment d'une analyse d'hystérie, Paris, PUE, 1954, p.46

réelle, "le réel on s'y habitue, ce n'est pas comme la vérité, celle-là, on la refoule" (1). Cet Autre d'entrée de jeu révèle le refoulement marqué des oripeaux de la castration.

La mère, réelle, l'Autre-Réel lors de la naissance de l'enfant perd ce Un-En-Plus de son corps, perte qui produit un renversement dialectique : la mère de réelle devient imaginaire et symbolique, l'enfant d'imaginaire et symbolique devient réel. Cet enfant est enfant du réel jusqu'au temps où il recrée pour son compte à lui le jeu symbolique par l'acquisition de la langue maternelle. Langue où l'infans fonde sa parole qu'il va articuler en discours. A la naissance, ce n'est pas la perte de l'enfant, ni le renversement dialectique qui se produit, qui est cause de dépression ou de délire chez la mère, mais bien la coupure et la perte de la toute-puissance maternelle, toute puissance de vie ou de mort. De cette toute puissance s'origine la mère mythique.

L'Autre-Réel par cette perte et de cette perte inscrit tout parlêtre dans l'ordre de la signifiante. Cette inscription de la catégorie de l'impossible, celle du réel et celle de l'instance originaire, instance signée du silence. Ce silence chez l'hystérique devient éloquent dans son mutisme. Dans l'économie du désir de l'hystérique l'effet de cette inscription est l'instauration de la dialectique de l'insatisfaction. Cette perte inscrit également la division subjective dans l'Autre. Cette division, indice de la perte de l'autre maternel, Freud la nommait das Ding. Das Ding

(27) représente cette division. Dans son "Séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse", Lacan rappelle que "c'est par rapport à ce, das Ding, originel que se fait cette première orientation, ce premier choix, cette première assise de l'orientation subjective que nous appellerons à l'occasion neurosenwahl, le choix de la névrose, cette première mouture réglant désormais toute la fonction du principe du plaisir". (2)

Les signifiants qui vont de cet acte de naissance inscrire le parlêtre comme femme et comme mère de ... et cet enfant comme fille ou fils de ... font halte à la jouissance sexuelle. L'entrée dans le symbolique exige qu'un interdit soit énoncé.

Une mère, si rien, ni personne ne vient y mettre un nom (un non), veut (voeu) la jouissance absolue et éternelle dont elle fera loi, sa loi, la loi de caprice. Dans un tel rapport de jouissance, le sujet n'est garanti en rien, ni par quiconque, tout entier livré aux caprices de l'Autre-Réel. Force est par nous de constater que cet Autre-Réel est toujours là pour hypothéquer dans l'Autre la castration de l'Autre. Garantie de castration que ne cesse de demander le parlêtre.

Cette halte à la jouissance de l'Autre est l'oeuvre du refoulement originaire. Le signifiant de ce refoulement n'a pas de signifié, ne se réfère d'aucune représentation, puisqu'il inscrit un manque, il inscrit un En-Moins. Le signifiant phallique est précédé de l'indice moins, indice du manque de représentation dans l'Autre, mais aussi de l'Autre, ce que Freud nomme le père mort. Ce qui permet à Lacan de dire que ce n'est pas le refoulement originaire qui fait trou, mais ce qui est tout autour, le symbolique.

Ce refoulement originaire commande le langage dans lequel l'enfant est immergé dès avant sa conception. Ce langage se structure en un lieu, lieu de la parole que Lacan nomme le Grand Autre. Tout sujet parlant, qu'il le veuille ou non, qu'il le désire ou non, est pris dans les filets de la chaîne langagière et en véhicule les effets. Un des effets du refoulement de l'Autre-Réel comme désir, autorise le désir de l'Autre.

(1) Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 521

(2) Lacan J., *Séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse*, Leçon IV, p. 13

(28) Qu'est-ce qui a un corps et n'existe pas ? - le Grand Autre -

Cet AUTRE est un lieu. Lieu des signifiants où la vérité balbutie, ce à quoi la femme, la mère a foncièrement rapport puisqu'elle en est la première représentante. La vérité du sujet se structure dans l'Autre par les refoulements. Les effets de vérité se dévoilent dans les retours du refoulé et articulent le discours de l'Autre c'est-à-dire l'inconscient. De cet Autre, le premier représentant est la mère. Celle ou celui qui auprès de l'enfant répond à ses besoins, se propose comme semblable auquel il pourra s'identifier. Par cette identification première, dite spéculaire, s'origine l'idéal du moi.

Par cette identification première, celle qui s'opère sur fond du fantasme de la toute puissance maternelle, le sujet s'éprouve et fonde ses plus anciennes demandes :

- demande de satisfaction de son besoin d'être aimé dans ce qu'il est, une image du semblable.
- d'être reconnu dans ce qu'il n'a pas et que l'Autre ne pourra lui accorder : l'objet du fantasme de la toute-puissance maternelle qui lui est signifié par le manque de l'Autre.
- demande d'être privé de quelque chose de réel, être privé de l'Autre-Réel, privé de la jouissance de cet Autre par l'inscription du N.d.P. C'est bien pour échapper aux effets de cette inscription que le névrosé va identifier le manque de l'Autre à sa demande. Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme.

Cette mise en échec du désir de l'Autre, le sujet en paie le prix par sa névrose.

Que constitue l'économie subjective commandée par la demande de l'Autre ?

Dans cette économie, l'instance imaginaire accomplit la castration de l'Autre, celle de la mère par le père imaginaire, le père idéal. Freud a très justement repéré, peut-être sans le savoir, que cette castration se supporte de cette instance imaginaire. Il en parle en termes de menace,

(29) d'illusion, de menace qui se substitue à l'angoisse Or, l'angoisse est la vérité de la réalité sexuelle Cette vérité de la réalité sexuelle est le rendez-vous que donne la psychanalyse freudienne. La castration imaginaire est le prix imaginaire de cette structure commandée par la demande de l'Autre La castration imaginaire se substitue à cette vérité : "il n'y a pas de castration, parce qu'au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer, au lieu de l'Autre".

Dora

L'instance symbolique n'a d'issue que la formation de symptômes hystériques Ce qui fonde le symptôme, c'est ce qui le commande. Nous voyons pourquoi dans l'hystérie le symptôme va venir suppléer au manque du désir de l'Autre Le corps de l'hystérique donne à voir à son partenaire ce symptôme, corps désésexualisé, témoignage du réel Le symptôme hystérique suit la ligne du réel du corps. Ni le sens, ni les "significations psychiques" ne peuvent lever ce dernier. "Elles sont d'ailleurs mobiles et le plus aisément remplaçables" nous dit Freud dans l'observation de Dora. Freud sait que c'est la part somatique du symptôme qui est la plus constante parce qu'elle est présente depuis l'enfance, liée à "certaines influences qui ne peuvent être discutées ici ..., influences qui fixent la tendance amoureuse rudimentaire..." (1) Lacan précisera cette conception de Freud en parlant de la prise du signifiant par le corps.

Les symptômes de gorge chez Dora la suçoteuse sont commandés par la mère dans le rapport qu'elle entretient avec le père. Pour Freud, "Dora se substituait à la mère", en plaçant le père

(1) Freud S., Ibidem, p 40

devant une alternative “elle (Mme K) ou moi”. C’est certes une signification du symptôme. Mais sa racine, sa cause est, à mon sens, à trouver dans le fantasme associé à la succion du sein et aux émois homosexuels qui s’éprouvent.

Que réserve une telle économie à l’instance du réel, si ce n’est un refus ? Refus du réel du corps en tant que corps sexué dont une part est perdue à jamais, refus en tant que corps livré à la mort.

(30) Dans la cure de Dora, Freud n’a pu répondre au rendez-vous que lui-même prescrit, rendez-vous avec la vérité de la réalité sexuelle.

Cependant, dans le rapport de cette cure, Freud innove. Il rend compte d’une série de renversements dialectiques. La question qui se pose est la suivante : quelles sont les relations dialectiques qui ont constitué le moment d’échec de cette cure ? La relation par excellence où s’est constitué l’échec est celle dont il introduit le concept pour la première fois, c’est la relation dialectique du transfert. Freud nous dit : “La partie la plus difficile du travail technique n’a pu être abordée chez cette malade, le facteur du transfert, dont il est question à la fin de l’observation, n’ayant pas été effleuré pendant ce court traitement.” (1)

Lacan nous fait remarquer que, ce que Freud nous dit, ce n’est pas qu’il n’a pas su utiliser le transfert, mais “qu’il n’a pas pu y parer”. (2)

Il n’a pas pu parer faute de n’avoir pu repérer la métaphore qui soutenait l’objet cause du désir de Dora. Il nous le confie dans une note qu’il joint à l’observation en 1923 : “Plus je m’éloigne du temps où je terminai cette analyse, plus il me semble que mon erreur technique consista dans l’omission suivante : j’omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) pour Mme K... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. J’aurais dû le deviner : personne d’autre que Mme K... ne pouvait être la source principale de ses connaissances sexuelles, Mme K... que Dora accusa ensuite d’avoir trop d’intérêt pour ces sujets. Il était, en effet, frappant qu’elle connût tout ce qui était scabreux, mais ne sût jamais où elle l’avait appris. J’aurais dû prendre cette énigme pour point de départ et chercher le motif de ce singulier refoulement ... Avant que je reconnusse l’importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j’échouais souvent dans des traitements ou bien je tombais dans un désarroi complet”. (3)

Ce rendez-vous manqué par Freud quel est-il ? Celui que Dora a la gentillesse de lui demander dans le transfert et qu’elle livre dans le premier rêve. Le rendez-vous avec l’Autre-Réel de la demande, cette maison

(31) incendiée où “maman veut encore sauver sa botte à bijoux”. Elle y met le père debout qui la réveille, mais qui dit à la mère : “je ne veux pas que mes enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux”.

La première association de Dora au sujet de ce rêve concerne une dispute entre son père et sa mère au sujet de la salle à manger et de la chambre du frère. “Or la chambre de mon frère n’a pas de sortie spéciale, on y accède par la salle à manger. Papa ne veut pas que mon frère soit ainsi enfermé pendant la nuit. Il dit que cela ne va pas du tout et qu’on peut avoir besoin de sortir la nuit”. (4)

(1) Freud S., Ibidem, p. 6

(2) Lacan J., Ecrits, Paris, Seuil 1966, p. 639

(3) Freud S., Ibidem, p. 90

(4) Freud S., Ibidem, p. 47

Diverses questions se posent quant au maniement des associations de Dora par Freud, j'en souligne quelques-unes. Dora fait ce rêve pour la première fois à L.... et se pose la question : "pourquoi maman entre dans ce rêve puisqu'elle n'était pas à L. avec nous" (1). Freud ne la relève pas. Il ne relève pas plus la fonction du frère, dont on sait cependant l'importance qu'il a eue pour Dora. L'article de Deutsch F., publié en '57 sous le titre "Apostille au Fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie de Freud", nous apprend lors d'une consultation avec lui à la demande de son oto-rhino-laryngologue, que Dora évoqua son frère, qu'elle le fit avec beaucoup d'émotion et dit : "combien elle avait été proche de lui, qu'il accourra encore aujourd'hui quand elle avait besoin de lui tout à la différence de son père qui avait même été infidèle à sa mère" (2). Mais revenons au rêve. Dans ce rêve, la "maison familiale" est rassemblée et on s'y dispute. Qu'est-ce qui se dispute dans une maison familiale, si ce n'est l'amour. Or, pour l'hystérique ce qui est malade, c'est l'amour comme me disait une analysante. Freud nous a enseigné que le rêveur est au centre du rêve. Le rêveur c'est Dora. Dans ce rêve elle place plusieurs personnes dont son frère. Nous savons que c'est par lui que Dora peut parler. A la question de Freud sur son énurésie, c'est de la position du frère qu'elle répond et sait dans un premier temps : "Je ne sais rien sur moi-même mais mon frère a mouillé son lit jusqu'à sa sixième ou septième année. Cela lui arrivait même parfois la journée". (3)

Ensuite, elle pourra se souvenir qu'elle prit le relais de l'énurésie du

(32) frère comme elle le fit pour les autres maladies. Le frère en était l'initiateur et ensuite elle les prenait à son compte et plus bravement. Le frère est également l'enfant qui est proche de la mère.

Ceci pose la question de la position d'où parle le sujet hystérique. Ce qui nous indique le lieu d'où le sujet parle, c'est sa détermination sexuée. Pour l'hystérique cette détermination s'intitule "entre les deux mon corps balance." Nous voyons pour Dora, quand elle s'adresse au père (comme à Freud), c'est de la position masculine, phallique, qu'elle parle pour lui signifier sa castration à lui. Quand elle s'adresse à la mère, c'est de la position "hors sexe" qu'elle parle. Cliniquement ceci se traduit très fréquemment par une aversion que l'hystérique éprouve pour le corps de sa mère.

Pour Freud le noyau du rêve s'exprime ainsi : "La tentation est si grande. Cher papa, protège moi, comme au temps de mon enfance, pour que mon lit ne soit pas mouillé".

Quel sort Freud jette-t-il à la mère de Dora ?

Reprenons la question de Dora : "J'ignore pourquoi maman entre dans ce rêve ; puisqu'elle n'était pas à L. avec nous". Ne serait-ce pas la fonction maternelle et la position féminine que Dora interroge dans ce rêve ? Ce qui est frappant dans cette observation, c'est le mode de référence de transfert à cet Autre-Réel, la mère. Référence à sa fonction la plus pure, à sa présence la plus mystérieuse voire dévastatrice du fait de son absence, du moins dans le travail psychanalytique lui-même. Le tableau que Freud présente de la mère est dans la même veine que celui qui lui a été avancé par le père de Dora, par M. K., à savoir : "ma femme n'est rien pour moi".

(1) Freud S., Ibidem, p. 50

(2) Deutsch F., Apostille au "fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie de Freud" in Revue Française de Psychanalyse, mai 1973, p. 409

(3) Freud S., Ibidem, p. 53

Freud oublie qu'à cette formule Dora y adjoint la suivante : "si elle n'est rien pour vous, qu'êtes-vous donc pour moi ?".

Face à ce tableau, qu'est-ce qu'il advient du désir d'être fille lorsqu'elle doit se faire la cause du désir - supposée de la mère et l'objet du fantasme- supposé du père ? L'issue que l'hystérique trouve à ce destin

(33) est de sacrifier l'objet suppose de son désir, de le maintenir insatisfait pour s'assujettir non pas au signifiant primordial qui l'a fait fille de..., non pas au savoir qui lui trace le chemin de la vérité et autorise le désir sexuel et maternel, mais bien aux signifiants qui procurent le plaisir du père et la jouissance - supposée à la mère.

Par ce destin, l'hystérique fait l'économie de la réalité de l'inconscient. "Cette vérité insoutenable puisqu'elle est la réalité sexuelle".

Cette économie du désir structure le symptôme hystérique. Cette structure du symptôme pallie l'impossible du rapport sexuel en affirmant dans le discours de l'hystérique, non pas : "il n'y a pas de rapport sexuel", mais "il n'y a pas de différence sexuelle" et "il n'y a pas encore de rapport sexuel".

Ce discours amène diverses conséquences :

- du père elle fait son idéal, l'incarne et se dérobe comme objet du désir de l'Autre.
- de la mère, elle tente de s'identifier à cet Autre-Réel. Elle tente ainsi d'accomplir le rapport sexuel.

Ces conséquences sont figurées dans l'oscillation de l'hystérique entre la plainte et la revendication, entre la mal-aimée de l'Autre-Réel et la représentation de l'Autre-moins-un qui échappe à la castration, entre l'identification à l'Autre-Réel castré par le père idéal et le père imaginaire idéalisé. Ces conséquences sont figurées dans son corps et il se marque de ses oscillations. Nous sommes obligés de reconnaître combien les symptômes hystériques peuvent soit persister de manière féroce, soit disparaître sans laisser de traces. Nous voyons qu'un pseudo-délire hystérique s'arrête aussi rapidement qu'il s'est déclenché. Nous devons constater qu'à 42 ans Dora produit des symptômes identiques à ceux qu'elle produisait à l'âge de 18 ans.

Comment dans une telle économie l'hystérique pourra-t-elle passer d'une position subjective où elle demande réparation d'un dommage :

- à la mère de l'avoir faite fille sans lui transmettre le savoir sur le mystère de la féminité

(34) - au père d'être impuissant puisqu'il est incapable d'établir un trait tel que la différence sexuelle serait abolie. C'est en cela qu'il est dit que l'hystérique fait l'homme pour masquer la déficience paternelle sans pouvoir en jouir.

Comment passer d'une position subjective "entre les deux mon corps balance" à celle qui autorise le désir sans adjectif ?

Que fait Freud ?

Il se repose sur la réalité du père. Hors la réalité est-ce sur quoi on se repose pour continuer à rêver : "je devais à l'intelligence de son père de n'avoir pas à rechercher chez ma malade Dora le point de départ tout au moins pour la dernière forme revêtue par la maladie"(1). Freud n'a pu ignorer ce qu'il savait. C'est bien de la théorie du rêve dont il veut faire preuve, faire

(1) Freud S., Ibidem, p. 15

ses preuves et il met Dora à l'épreuve.

Dans les rêves, Freud est passionné par ce qui fait énigme, absence, chiffre oublié, l'écriture sur la porte dont on ne se souvient plus, le doute, l'incertitude. Pour Freud "le fragment de rêve arraché à l'oubli se trouve être toujours le plus important, il mène directement à la solution et a donc été plus fortement exposé à la résistance" (1). Là quelque chose trébuche, quelque chose d'autre demande à se réaliser. Cette temporalité du trébuchement est une production de l'inconscient, par quoi le sujet se dénonce et s'amorce dans un en-deça et un au-delà, il se retrouve et conjointement se perd, ce qui instaure la dimension de sa perte et de sa cause. Freud omet que "le désir qui crée le rêve provient, toujours de l'enfance, il veut toujours la ressusciter, ou refaire une réalité, corriger le présent d'après l'enfance" (2).

L'inconscient n'est pas le rêve même si celui-ci en est la voie royale. Le rêve est fait pour satisfaire au désir du patient au-delà de sa demande. Toute cette observation le prouve. Comment Dora pourra-t-elle ouvrir le livre de la dette symbolique, alors que Freud ne lui offre à se mettre sous la dent que du MR. K. Elle lui dit pourtant clairement en avoir

(35) fini avec cette personne. Non, Freud, n'a pu entendre de Dora que Mr. K n'était pas la métaphore qui soutenait son désir.

En disant, c'est Mr. K. que vous aimez, il introduit un réel dont il n'a pu repérer la métaphore. Il risque ainsi que le manque, la béance se présente au sujet sans ancrage dans le symbolique.

Il ne reste à Dora qu'une issue, faire entendre à Freud identifié à Mr. K. dans le transfert, qu'elle veut rompre, non avec Mr. K... mais bien avec cet Autre-Réel dont elle fuit le verdict. Verdict qui est : pour maintenir la jouissance tout Autre, Le Père doit être assassiné.

Cependant, Dora lui donne encore à entendre métaphoriquement lors de cette dernière séance, ce qu'il doit faire pour qu'elle puisse poursuivre le "traitement". Ne dit-elle pas par la bande, dans la position de la gouvernante dont elle parle à Freud, "qu'elle voulait attendre encore un peu pour voir si rien ne changerait chez Mr K, car elle ne pouvait plus supporter une telle vie. C'est pourquoi si elle ne voyait pas de changement, elle donnerait avis de son départ et s'en irait" (3).

Les analysants nous disent souvent ce que nous avons à leur dire. Encore faut-il que nous puissions les entendre.

Freud a trébuché devant le maternel sans cependant être sourd à son endroit. Au sujet du premier rêve il dit : "vous allez bientôt savoir pourquoi votre mère, dans le rêve, est avec vous à L. " "Le secret, en effet, se trouve chez votre maman. " " Quel rôle joue là votre mère ? " (4)

Mais d'emblée, il l'introduit dans un rapport de rivalité par rapport au père et évite la question sur la féminité. Cependant n'écrit-il pas : "le roman de la mère devient souvent le modèle de celui de la fille" (5).

Ce roman s'écrit en "gouttes de flueurs blanches" Freud dévoile l'importance de la mère par

(1) Freud S., L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1967, p. 441

(2) Freud S., Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954 p.52

(3) Freud S., Ibidem, p.15

(4) Ibidem, p.51

(5) Ibidem, p. 81

son absence : “je n’ai pas connu la mère”. Mais a-t-il cherché, non pas à la connaître, mais à entendre en quoi cette mère représentait Dora sur la scène du monde ? En quoi cette mère autorisait Dora à une représentation d’elle-même ? “Sa persévérance à s’identifier

(36) à sa mère m’imposa presque l’obligation de lui demander si elle aussi avait une maladie vénérienne, et voilà que j’apprends qu’elle était atteinte d’un “catarrhe” (flueurs blanches), dont elle ne se rappelait pas le début”.(1)

Dans la trame du discours de ce fragment de cure, rien n’est avancé de cette mère, ni de son histoire familiale, ni son histoire historique. De cette femme, il n’est pas faux, je pense, de dire qu’elle est mise en position “folle”, “maniaque”, “psychose de la ménagère” dit Freud, débridée de tous ses signifiants et aliénée dans le scénario du père (c’est lui qui amène Dora à Freud) et de la fille, scénario que je titre :

Papa - adora - Dora

Dora - adora - Papa

De la part du père de Dora, de la part de Mr. K. et même de la part de Freud, n’entend-on pas comme leitmotiv de ce scénario :

“ma femme n’est rien pour moi”.

Freud écrit : “toutefois, le père avait par d’autre discours, cherché à attribuer le caractère insupportable de sa fille à sa femme dont la singularité rendait intenable à tous la vie commune” (2).

Cependant, c’est à sa mère que Dora s’adresse pour avoir des éclaircissements sur ce “discours obscur”, mère qui lui raconta “que son papa était si malheureux à ce moment-là qu’il avait voulu se suicider dans la forêt. Mme K..., qui aurait pressenti la chose, l’avait, paraît-il suivi et déterminé, par ses supplications, à se conserver aux siens”(3).

QU’EST-CE QU’UNE MERE ? n’est pas la question cruciale de Dora, quoique cette question ne soit pas sans difficulté pour elle. C’est la place de la mère que Dora occupe auprès des enfants des K. Plus tard, lors de la consultation chez F.Deutsch, on apprendra qu’une seconde grossesse était toujours apparue impossible à Dora à la seule pensée des douleurs de l’accouchement.

Pas plus d’ailleurs que celle : suis-je homme ou femme ?

(37) Elle ne sait que trop qu’elle est femme et c’est bien pour cela qu’elle “fait” l’homme, Dora sait qu’elle n’a pas le phallus, pas plus que sa mère, il lui a été inter-dit.

Mais alors quelle jouissance est possible, puisqu’il n’y a de jouissance possible que du phallus ?

A cette interdiction, elle répond par un refoulement (4).

(1) Ibidem, p. 55

(2) Ibidem, pp. 16-17

(3) Ibidem, p. 21

(4) Le livre de C. Melman étant sorti depuis peu, il ne nous a pas été possible de reprendre ce travail à la lumière des novations que ces “Nouvelles Etudes sur l’Hystérie”apportent. Nous ne pouvons que vous en proposer la lecture.

Dora sait aussi qu'elle ne l'est pas, puisqu'elle s'y refuse pour quelques partenaires que ce soit, même pour Freud. Dora ne s'est-elle pas habituée à se rire des efforts des médecins ?

Freud s'est laissé prendre au piège tendu par Dora. Que demande Dora à Freud psychanalyste? Donner corps à sa réalité ce qui l'autorise à ne pas donner réalité à son corps. Freud sait l'objet du désir de Dora, Mr. K., c'est en cela qu'il se trompe et trompe Dora.

La question de l'hystérique n'est pas : suis-je homme ou femme, mais QUE VEUT UNE FEMME?

A cette question, seule l'Autre peut répondre. Cet Autre a pris pour Dora différents visages, visages qui seront les miroirs de ses identifications. Sur ces différents visages, (la tante paternelle, Mme K, la mère, la gouvernante, la femme de chambre, etc...) deux traits se retrouvent toujours : une psychonévrose, une vie conjugale malheureuse... Nous savons que Dora accomplira ce destin.

QUE VEUT UNE FEMME telle est la question de Dora dans ses deux rêves. Cette question est aussi celle de Freud. La réponse qu'il reçoit est énigmatique. La réponse qu'il reçoit est le discours de l'hystérique. L'hystérique se fait servante de la cause freudienne, servante au service du père pour la cause de la mère.

L'homme désire la femme, conte de fée qui berce l'enfance : "il était une fois ... un prince charmant ...". Mr. K. désire Dora - Freud désire Dora ? Mais la femme que veut-elle ?

(38) Le prince charmant ? Non, dommage le rapport serait enfin réussi. Est-ce là le désir de Freud ?

Dora se rit de Freud et lui laisse entendre : ce que femme veut, Dieu le veut. Mais que désire une femme, est-ce Dieu, la jouissance dite divine, celle qui de son corps glisse entre les doigts, celle de l'Autre-Réel.

Par qui Dora pose sa question ?

Dans les deux rêves Dora interpelle les hommes en tant que pantin de la facticité sexuelle, pantin de semblant, comme pour faire croire... En fait, c'est à l'Autre que Dora fait son adresse, cette étrangère dont elle trouve comme le deuxième rêve le dit, une lettre- la lettre lui annonce la mort du père et qui lui dit : "si tu veux, tu peux venir". C'est elle qui a la clef de la vie et de la mort. C'est elle qui pourra répondre à sa question, que veut une femme ?

Mais pourra-t-elle répondre à la question :

"Quel est l'organe de la féminité ?" Pourra-t-elle y répondre autrement que par une lettre d'amour ?

"Lorsque Dora parlait de Mme K, elle faisait l'éloge de la blancheur ravissante de son corps sur un ton qui rappelait plutôt celui d'une amoureuse que celui d'une rivale vaincue".